

LETTRE A L'ARTISTE QUI S'INCARNE DANS LES MURS

ORIGINE ET SUITE DE LA PATENTE¹

Je ne sais plus qui, de toi ou de moi, a le premier suggéré que je pose mes mots sur l'installation que tu présentais à SKOL l'hiver dernier. Toujours est-il que longtemps après que les murs se soient « refermés » sur ton passage dans la petite salle, nous avons convenu que le moment était propice à rouvrir les « parois » du silence qui, depuis lors, s'étaient installées entre nous. Tu t'es montrée réceptive à ma proposition de revenir sur ton aménagement en jouant l'enchaînement des impressions furtives qui m'étaient venues en observant la progression du chantier. Plutôt que de faire état de ma compréhension finale, le texte suivrait donc le parcours organique de ma pensée lors du montage.

DEBUT DE LA PATENTE

Y aurait-il des sons à peine audibles qui me soient chuchotés dans les délicates interfaces créées par les plans qui *décollent* ici et là ?

Je me souviens qu'à mon premier contact avec toi, alors que tu t'affairais à échafauder le squelette du dispositif – bien avant que tu l'habilles d'une peau de peinture blanche uniforme –, tu m'avais frappé d'interdit de franchir le seuil du monde qui allait naître. Au départ, donc, j'ai senti dans ton montage quelque chose d'absolument territorial. D'ailleurs, tu avais placé un rideau de polythène à l'entrée de la salle. Contraint par cet obstacle de demeurer à l'extérieur, j'ai supposé que tu ressentais la nécessité de t'enfermer dans ta bulle pour amener *la chose* à terme. Je supposais alors qu'une trame profondément personnelle de ta vie s'y jouait.

Par la suite, tu as levé l'interdiction et j'ai pu une première fois m'approcher du chantier. Le spectacle qui s'offrait à ma vue m'a laissé alors croire que tu venais de livrer un combat sans merci à l'espace. De profondes cicatrices rompaient la régulière planéité des murs. Je croyais que tu les avais sauvagement éventrés mais j'ai aussitôt dû corriger cette première impression. Les failles, m'as-tu appris, ne provenaient pas d'un travail d'excavation mais bien d'un ajout, sur le mur, de formes déjà fabriquées. L'opération avait donc été moins sauvage qu'elle en avait l'air. La médecine que tu avais administrée aux lieux était à inscrire au compte de la greffe : implantation dans le mur d'appendices rafistolés en placoplâtre.

Tu n'avais pas encore pris soin *d'enneiger* les surfaces, de masquer les traces laissées par la nécessaire altération des murs. À ce stade de la réalisation du projet, il m'était donné de mesurer physiquement ton investissement de l'espace. Il m'apparaissait que tu t'étais réellement approprié les lieux, comme si tu avais cherché à adapter les propriétés et les dimensions de l'environnement à l'échelle de ton corps. Les appendices devenaient un prolongement organique de ta présence physique dans l'espace de la salle ; l'habitat ainsi créé agissait dans mon esprit comme une figuration de ton espace intérieur.

Dans ta manière de glisser subrepticement tes émotions dans l'architecture, d'extérioriser ce qui appartient au-dedans, je te trouvais un parenté expressionniste. Curieux retournement : c'était comme si, après m'avoir signalé avec quelque pudeur l'aspect intime de ta démarche, tu acceptais maintenant de livrer un peu de ton âme.

Cependant, je ne pouvais définir l'émotion – angoisse, joie, colère, plénitude, etc. – qui t'animait au moment de l'acte d'appropriation qui venait tout juste de se produire. Le *contenu* de ton inconscient m'échappe toujours, lové au creux de tes lignes abstraites, inaccessible. Les murs conservent seulement les traces mécaniques d'une opération de l'esprit. Seul a été dévoilé, pour moi, à cette étape précise du montage, le *véhicule* de ton inconscient. Exit la mise à nu : tu ne révélais rien de plus que ton besoin de t'extérioriser par l'art.

SUITE DE LA PATENTE

Une fois le composé à joints séché, tu t'es aussitôt empressée de faire disparaître les marques physiques du montage en les dissimulant sous un manteau de peinture blanche. Dès lors, on ne pouvait plus parler d'expressionnisme. Manifestement, la libération de ton flux intérieur était conditionnelle au traitement différé des surfaces. Il était entendu que les plaies, une fois ouvertes, se refermeraient immédiatement. Le spectateur n'aurait jamais accès à *ce qui était arrivé*.

La facture lisse de ton dispositif agissait dans mon esprit comme un voile opaque recouvrant ta pensée. Je me représentais alors toutes les choses enfouies qui ne regardent que toi, les choses à faire en toute légitimité, et peut-être même par nécessité. L'œuvre semblait une fois de plus se replier sur ton univers intime et perdre sa pertinence comme objet de présentation publique. J'ai été tenté de considérer la cicatrisation postopératoire comme une manière de guérir ton esprit après que le mal eut été libéré : affaire personnelle ? disions-nous plus haut. Rituel thérapeutique ? Si tel était le cas, en quoi ta démarche aurait-elle concerné les futurs spectateurs de ton œuvre ?

ÉPAISSEUR DE LA CHOSE

C'était considérer la matière blanche dans son épaisseur matérielle : un baume utilisé pour masquer les traces d'une action menée pour toi seule. Également de ma part, raisonnement absurde s'il en est : le spectateur n'a pas à se sentir concerné par *ce que cela a produit pour toi*. Par ailleurs, s'il y a une dimension thérapeutique avouée dans tes desseins – tu dis chercher à « mater l'espace » –, ne pourrait-elle pas s'harmoniser à d'autres visées, celles-là se situant dans une zone propre à la réception ?

TRANSPARENCE DU DISPOSITIF

Je suis forcé de constater que l'action de la peinture blanche ne visait pas à cacher *ce qui est arrivé*, mais à dissimuler uniquement les traces matérielles du montage.

La démarche ne pouvait plus se présenter comme uniquement thérapeutique dès lors que le blanc agissait comme un agent révélateur : peindre les appendices permettait de réduire les interférences visuelles, d'activer les subtils glissements de plans qui s'enchaînaient au sein du mur. D'un coup de pinceau, tu m'offrais maintenant, épurées, les ouvertures disséminées dans le dispositif. L'œuvre perdait de son opacité première ; elle s'éclairait de potentialités nouvelles qu'il n'appartenait qu'à moi d'exploiter. Sous leur nouveau jour, les appendices et trouées qu'on disait conçus pour prolonger ton corps et ton esprit apparaissaient maintenant comme des tentacules et des aspirateurs sollicitant ma participation. À ta suite, tu m'invitais à circuler entre les plans des murs, à y loger mon propre parcours.

NOUVEL ECLAIRAGE SUR LA SUBSTANCE

Quand est venu le temps d'éclairer *la chose*, j'ai compris que ton besoin de clarté ne se limitait pas à la chimie des pigments – comme c'est souvent le cas des pratiques dites formalistes. En désignant les murs comme matériau même de l'œuvre à venir, je ne soupçonnais pas encore que le travail d'éclairage y prendrait une part aussi significative. À ta demande, je t'ai prêté assistance. J'ai alors pu mesurer la délicatesse de cette opération. Le jeu de l'ombre et de la lumière devait véritablement caresser les contours dessinés par les formes émergeant ici et là ; il y avait un désir de ta part d'adoucir les glissements entre les plans. Surtout, il y avait une tentative d'unification de l'ensemble que j'ai eu tôt fait d'associer au besoin de clarté qui prévalait déjà dans ton utilisation de la peinture blanche.

ESQUISSE D'UN DIALOGUE AU SEIN DE L'APPAREIL

Blanc-matière et blanc-lumière, netteté des contours, absence d'images reconnaissables : s'il y a là une volonté d'épuration évidente, parions qu'elle fait partie d'une planification savamment orchestrée. Parions que tu voulais créer une interface neutre et perméable située à égale distance entre toi et moi. Tu te retirais derrière ton appareil pour activer ma propre participation. Il y aurait donc lieu, considérant le minimalisme apparent de tes intromissions murales, d'interpréter les subtiles ouvertures et passages clairement indiqués

comme les marques d'un appel au dialogue. Je peux maintenant à loisir te chuchoter mes propres mots dans les interstices...

P.S. : Sais-tu, Francine, que je les vois encore bouger. Oui ! Oui ! les murs respirent toujours ! Je les entends craquer.

LOUIS FORTIER

¹ Francine et moi avons convenu de nous entretenir par lettre sur son travail. Par la suite je recevais un premier courrier électronique le 29 mars 2002 dont l'objet s'énonçait comme suit : « Début de la patente ». Ensuite, il y a eu « la patente », « la patente (suite) » et « Patenttttte ».

Livret d'exposition du centre des arts actuels Skol, 2001-2002